

MILY BLACK

Petits
dérapiages
et autres imprévus

Roman



Louise a un job de rêve : elle passe son temps à évaluer des hôtels de luxe dans des lieux paradisiaques. Et tout ça, en compagnie du très séduisant Francis, son responsable. Mais la timidité de la jeune femme l'empêche d'avouer ses sentiments pour son collègue. Et surtout, ce dernier a une règle immuable : on ne mélange pas travail et plaisir. Alors, c'est décidé, elle va demander une mutation et démarrer une vie plus stable, loin de l'irrésistible séducteur !

C'est sans compter sur le destin, qui va profiter du dernier voyage de Louise pour échanger sa valise de pulls sages et pantalons sobres contre des tenues bien plus osées... qui ne laissent pas Francis indifférent. Sous le soleil de la Floride, Louise va tenter de reprendre sa vie en main – avec quelques petits dérapages !

Inclus : 5 bonus surprises et une nouvelle inédite à découvrir (voir p.269)



D. R.

*Maman d'un âge indéterminé (et qui change chaque année !), **Mily Black** a néanmoins une excellente mémoire pour retenir les titres des livres qu'elle doit acheter (et dévorer dans la foulée). Écrivain pendant les siestes de ses princesses, elle imagine des histoires romantiques résolument modernes et rythmées avec des personnages qui n'en font parfois (souvent) qu'à leur tête. Retrouvez-la sur son blog : www.milyblack.com*

Venez découvrir
le trailer du livre !



<http://editionscharleston.fr/derapages/>

14,99 € Prix TTC France
ISBN : 978-2-36812-112-2
Texte intégral



9 782368 121122

L'avis des Lectrices Charleston

« Une histoire qui fera battre le cœur de tous les lecteurs, qui donne du baume au cœur et émoustille vos sens. »

Noëlline Bouchaud, du blog *La pause librairie*

« Ce roman est drôle, frais, parfait pour se détendre et passer un bon moment ! »

Cassandra Durandeu, du blog *Casscroutondeslectures*

« Une romance sympathique, très fraîche et drôle, prête à émoustiller nos sens de plaisir et à révéler notre part de féminité ! »

Alison Penglaou, du blog *My Little Anchor*

« Une histoire légère, sexy, parfaite pour s'échapper quelques heures ! »

Delphine Menez, du blog *L'heure de lire*

« Une comédie romantique drôle et pétillante, elle se savoure comme un dernier carré de chocolat. »

Djihane Schmidt, du blog *Les instants volés à la vie*

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2016
17, rue du Regard
75006 Paris - France
contact@editionscharleston.fr
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-112-2

Dépôt légal : septembre 2016

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :
ww.facebook.fr/EditionsCharleston et sur Twitter [@LillyCharleston](https://twitter.com/LillyCharleston)

Mily Black

PETITS DÉRAPAGES ET AUTRES IMPRÉVUS

Roman



Chapitre 1

Pourquoi fallait-il qu'il soit si... lui ?

Mince alors, on passait pourtant une bonne soirée ! On parlait de notre mission dans cet établissement d'une grande chaîne à Séville quand, brusquement, il avait décidé de jouer à « rendons folle Louise ». Évidemment, il gagnait toujours.

Notre mission était tout ce qu'il y avait de plus sérieux : nous devions nous faire passer pour deux clients célibataires lambda pendant quelques jours. Ce qui consistait, entre autres, à participer aux activités proposées par l'hôtel et à les évaluer pour faire remonter les problèmes constatés au service qualité chargé des audits.

En général, la veille du départ, nous nous retrouvions dans une chambre pour dîner et discuter librement de nos impressions. Mais ce soir, il m'avait convaincue d'aller profiter une dernière fois de l'excellent menu du restaurant de l'hôtel. Au dessert, j'avais évoqué l'attitude autoritaire d'une gouvernante désagréable – à qui j'avais osé réclamer un rouleau de papier-toilette d'avance !

— C'est vrai que je l'imagine bien avec une tenue en cuir et un fouet, avait-il renchéri.

Incroyable. Il avait beau être le meilleur du service, là, il dépassait les bornes ! Et avec moi. En sachant pertinemment que ce genre de remarques avait le don de m'embarasser — qui plus est dans une salle pleine. Nullement affecté par ma gêne, il avait souri et continué sur sa lancée jusqu'à me voir quitter la table avec les joues en feu et l'envie de le massacrer.

Bien décidée à me débarrasser de la tension accumulée, je gravis les escaliers à un rythme soutenu. Je savais que dîner avec lui serait une erreur.

Quand j'avais accepté ce poste, je rêvais de voyager, de voir le monde en séjournant dans les meilleurs établissements. Et sur ce point, mon souhait avait été exaucé. Le seul bémol était mon contrat, qui stipulait que j'étais l'assistante de Francis et que je devais le suivre partout. Ma vision personnelle de la torture.

Une fois dans ma chambre, je me laissai tomber sur mon lit et décrochai le téléphone. J'avais besoin de parler et Léa, ma jumelle, ferait parfaitement l'affaire. Je l'appelais tous les soirs, essentiellement pour me plaindre de la dernière taquine-rie de mon « collègue ». J'avais réellement du mal à le considérer comme mon supérieur. Pour moi, nous étions plutôt des associés.

Je savais parfaitement qu'il ne faisait pas ça méchamment. Certes, au début, j'avais eu des doutes. Il était pile le genre d'hommes à faire tourner la tête des femmes et sa voix achevait de le rendre irrésistible, ce dont il profitait — avec parcimonie, mais nous avons laissé derrière nous quelques cœurs brisés.

Les hommes comme lui ne s'intéressaient pas à la timide malade que j'étais et il me rappelait les enfants qui se moquaient déjà de moi à l'école. Aujourd'hui encore, il m'arrivait de tomber sur des gens tout simplement mauvais, ou des femmes jalouses de ma promiscuité avec Francis.

Il faut dire qu'à Paris, où se trouvaient nos bureaux, aucune femme ne résistait à son charme. Pendant le peu de temps que nous y passions, il collectionnait les compliments, clins d'œil et tout ce qui aurait pu l'amener à transgresser sa sacro-sainte règle : « On ne mélange pas le travail et le cul. »

Oui, en ces termes. Avec tant de raffinement... Je m'installai sur le ventre et composai le numéro de Léa.

Un soir où il m'avait particulièrement charriée, j'avais réagi de manière quelque peu disproportionnée en éclatant en sanglots. Ça ne devait pas être beau à voir mais, prise au dépourvu, je n'avais pu endiguer le flot. Cet épisode m'avait appris deux choses : d'une, comme tous les hommes, il avait une peur panique des larmes ; de deux, il m'appréciait et ses taquineries n'étaient qu'une fâcheuse habitude.

— Bonsoir Lou !

Léa...

Je sentis une paix intérieure me gagner. Étrange, quand on savait que ma sœur était mon exact opposé. Elle faisait attention à son allure – son travail dans la mode n'y était pas pour rien –, elle était extravertie et avait épousé Guillaume, l'homme le plus patient de la Terre, ce qui était le minimum requis pour une pile électrique comme elle !

— Salut Léa, répondis-je en basculant sur le dos. Tu sais très bien que je n'aime pas quand tu m'appelles Lou !

— Oh toi, tu es énervée !

Je soupirai. Pas la peine de mentir, je téléphonais pour me plaindre. Et parce que j'étais légèrement dépendante. Mon budget communications aurait explosé depuis longtemps si Léa n'avait pas décrété devoir en payer la moitié. Elle non plus ne supportait pas de rester sans nouvelles, surtout en me sachant si loin. Nous étions fusionnelles, peut-être trop, mais ça n'avait jamais posé problème à personne et nous étions heureuses ainsi.

— Laisse-moi deviner ! continua ma sœur. Ça commence par un F et ça fini comme saucisse.

— Cornichon, tu veux dire !

— Tiens donc ! Aurais-tu quelque chose à me raconter ?

Je levai les yeux au ciel.

Je l'entendis rire à l'autre bout du fil, très fière de sa repartie, tandis que je cherchais un sujet neutre à aborder.

— Comment va mon futur neveu ou ma future nièce ?

— Très bien, je te remercie de parler du bébé pour détourner la conversation ! s'exclama-t-elle tout en poursuivant sur la prochaine échographie.

Après quelques minutes à discuter biberons, allaitement et vergetures, elle ne put s'empêcher de revenir à la charge d'une voix sérieuse :

— Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

— Il a comparé une des employées à une *Domina*, répondis-je. Et ensuite il m'a demandé si j'avais déjà essayé.

— Les femmes ou le sadomasochisme ?

— Léa ! m'emportai-je.

— Franchement, je me suis toujours demandé comment ce serait avec une femme...

Quand je disais que nous étions toutes les deux très différentes ! Là où cette question m'avait gênée, elle y voyait une

vraie interrogation. Personnellement, je savais qu'il fallait un pénis pour me satisfaire. Je n'avais jamais tenté l'expérience avec une femme, mais ma relation avec Adam à l'université m'avait au moins permis de comprendre que j'aimais les hommes – même si je n'étais pas particulièrement portée sur la chose.

Ou bien je n'avais pas trouvé celui qui me ferait grimper aux rideaux, comme disait Léa.

Alors, avant de penser à me lancer dans le sadomasochisme, je devais trouver un partenaire à la hauteur, qui saurait me désinhiber. Et pour cela, je devais tomber amoureuse d'un type qui m'aimerait en retour. Autant dire mission impossible, vu ma timidité et mes déplacements professionnels à l'autre bout du monde.

— Tu lui as répondu quoi ? demanda ma sœur.

— Rien.

— Lou...

— D'une, je m'appelle Louise ! De deux, je sais très bien qu'en répliquant, il en aurait rajouté une couche et je n'étais pas d'humeur !

— Pourquoi ?

— Parce que !

— Ton éloquence te tuera.

— Léa, je ne t'ai pas appelée pour que tu te moques de moi.

— Alors, explique-moi pourquoi tu es si coincée avec les autres ! répliqua-t-elle. Avec moi, tu arrives à te lâcher.

— Peut-être parce qu'on se connaît depuis la naissance ?

— Tu as de la repartie, de l'humour, mais tu ne t'en sers pas, continua-t-elle en ignorant totalement mon sarcasme. Ce type adore te charrier et...

— Ah ça !

— Louise, entre dans son jeu et profite-en pour prendre confiance en toi !

— Mais j'ai confiance en moi ! m'insurgeai-je.

— Alors pourquoi tu n'oses pas le remettre à sa place ?

Parce que l'idiote que je suis est tombée amoureuse de lui.

Voilà le fond du problème. Ma sœur, bien que perspicace, ne l'avait pas encore compris. Et je n'étais pas prête à le lui avouer. En réalité, j'aimais quand il me chahutait et me faisait rougir parce que dans ces moments-là j'avais toute son attention. Et même si la révélation était assez récente, mes sentiments semblaient profonds, plus que je ne l'aurais cru possible.

— Je n'étais pas d'humeur.

— Tu rentres quand ?

— Demain. On atterrit à seize heures à Beauvais, sachant qu'il nous faut encore une heure et demie pour rejoindre Paris.

— Sans compter les bouchons, donc ça te fait arriver vers dix-neuf heures chez toi. Merde, j'ai un dîner !

Je fermai les yeux.

À tout ce que j'enviais déjà à ma jumelle, s'ajoutait sa vie sociale.

Quand je rentrais à Paris entre deux missions, il m'arrivait de voir des amies. Mais pour tout dire, depuis deux ans, j'avais perdu le contact avec elles. Mon point d'ancrage était ma sœur et, avec l'arrivée du bébé, je ne pouvais plus l'accaparer autant.

— Louise, si je te dis après-demain pour déjeuner, c'est bon ?

— On se retrouve en bas de mon bureau ? demandai-je en vérifiant dans mon agenda si je n'avais pas de réunion prévue.

— Tu crois que je vais enfin pouvoir le rencontrer ?

Je grimaçai. Léa cherchait désespérément à voir Francis à chacun de ses passages (pourtant rares) à mon bureau, elle tenait vraiment à associer un visage à son prénom.

— Je ne pense pas, répondis-je. Les lendemains de retour, il n'arrive qu'en début d'après-midi.

— Dommage !

Tout n'était qu'une question de point de vue. Une rencontre entre ces deux-là pourrait s'avérer explosive. Avec moi pour unique victime.

— On dit midi ?

— Devant l'immeuble, comme d'habitude, dis-je avant de raccrocher.

Maintenant que j'étais suffisamment calme, j'allais me faire couler un bon bain bien chaud et m'endormir devant la télévision histoire de profiter encore un peu de l'accent espagnol.

* * *

— Vous avez décidé de faire la tête toute la journée ? me demanda Francis alors que je prenais place à ses côtés dans le taxi.

— Je ne fais pas la tête !

Si, c'était exactement ce que je faisais. Mais je ne pouvais pas lui avouer la raison.

— Alors pourquoi n'avez-vous pas décroché un mot depuis que je vous ai débusquée dans la salle de sport ?

Parce que je m'étais réveillée cette nuit en sueur et dans un état d'excitation inédit. Et que le rêve en cause tournait toujours en boucle dans ma tête, menaçant de me faire rougir si je croisais son regard.

— Peut-être que je n'ai rien à dire, répondis-je en observant le paysage par la vitre.

Je revoyais le Francis de mon rêve, torse nu avec un pantalon moulant ouvert et un fouet dans la main... Rien que cette image accéléra les battements de mon cœur. J'étais ridicule ! Depuis quand me comportais-je comme une midinette ? Bientôt, une simple photo de lui suffirait à m'enflammer.

— Louise, je ne peux pas croire que vous n'ayez rien à dire.

— J'ai mal dormi.

Ce qui était la vérité. Après ce réveil torride, je n'avais pu fermer l'œil sans visualiser de nouveau la scène...

— Et maintenant vous rougissez !

Ne pouvait-il pas se taire ?

Une fois dans l'avion, je savais très bien qu'avec ma veine, nos places seraient voisines. Pour éviter une conversation de laquelle je sortirais inévitablement mortifiée et lui satisfait, je n'aurais qu'à sortir le dossier sur l'établissement que nous venions de visiter et commencer le rapport. Ou préparer la présentation pour la réunion de demain après-midi avec M. Fouassard.

Mais en attendant, je devais le tenir à distance.

— C'est notre petite discussion d'hier soir qui vous perturbe encore ?

Me perturber ? Si peu !

— Minute ! Vous n'auriez pas eu un rêve cochon avec cette *Domina* ?

Pas loin !

— Vous vous dévergondez !

Je fermai les yeux. Peut-être qu'en priant très fort, il disparaîtrait. Cette conversation prendrait fin.

— Vous êtes plutôt menottes ou fouet ?

À l'évocation de ce dernier, je sentis mes joues s'empourprer, ce qui signifiait que la torture allait commencer.

— L'aéroport est encore loin ? demandai-je au chauffeur.

Il secoua la tête, sans pour autant me donner plus de précisions.

— Le fouet ? s'exclama Francis. Je vous voyais plutôt avec une plume.

— Et moi, là, tout de suite, je vous imagine très bien avec un bâillon ! répliquai-je avant de comprendre qu'il avait réussi à me faire sortir de ma réserve habituelle.

— Ah, le petit chat est de retour !

Je serrai les mâchoires en entendant le surnom qu'il m'avait donné. Fort heureusement, il ne l'utilisait jamais en présence d'un tiers. Mais l'entendre décuplait mon envie de lui rabattre le caquet.

La première fois qu'il m'avait appelée ainsi, j'en étais restée bouche bée. Plus de répliques cinglantes, juste un désarroi total face à ce comportement inapproprié. J'avais tourné les talons.

La fois suivante, il s'était réjoui de me voir l'envoyer bouler et avait réutilisé ce surnom avec un naturel désarmant. Mais je ne m'étais pas laissé démonter et j'avais riposté avant de partir.

Six mois qu'il me le sortait régulièrement ! Je m'y étais tellement habituée que mon cœur en guimauve y voyait un signe qui me distinguait des autres femmes. Moi, j'étais de celles qui reçoivent un surnom, pas des baisers fiévreux ni... plus.

— Alors le fouet... Vous n'avez pas peur de ne plus pouvoir vous asseoir si votre partenaire ne sait pas s'en servir correctement ?

Le taxi se gara et nous annonça le prix de la course. Je laissai Francis régler, me contentant de déclarer posément avant de sortir du véhicule :

— Qui vous dit que les coups m'étaient destinés ?

Son rire remua quelque chose en moi. C'était la première fois que je réussissais à le surprendre à ce point. D'habitude, il se félicitait de ma réaction, mais il mettait fin lui-même à l'échange, alors que là...

Je me postai sur le trottoir pour chercher dans mon sac à main nos billets. Bien vite, le chauffeur apporta nos valises. Je le remerciai et partis.

Une fois devant la porte d'embarquement, je m'installai dans un siège et sortis mon ordinateur portable pour commencer le rapport. J'avais hâte de m'en débarrasser. Francis s'était plongé dans la lecture de comptes rendus. Nous n'avions rien noté de spécial au sujet du bar de l'établissement, mais il tenait tout de même à vérifier que les clients mystères précédents n'avaient rien remarqué non plus.

Autour de nous, les sièges étaient à présent tous occupés. À ma droite, une femme enceinte jusqu'aux yeux essayait de contenir l'excitation de son petit garçon qui refusait de s'asseoir. Elle tentait en vain de le calmer en lui lisant une histoire, mais était régulièrement contrainte d'élever la voix.

— Je suis désolée, me dit-elle en croisant mon regard. Normalement, c'est l'heure de la sieste.

Je lui souris et retournai à mon rapport, mais impossible de me concentrer suffisamment pour être efficace. J'enregistrai mon document et demandai à Francis s'il avait besoin de l'ordinateur.

— Non, il y a bien trop de bruit pour travailler.

J'acquiesçai et rangeai mes affaires, avisant le petit garçon qui tentait de se faire une place sur les genoux de sa mère.

— Vous voulez que je le prenne ? proposai-je en voyant le petit qui se frottait les yeux.

— Ça ne vous gêne pas ?

Je secouai la tête et arguai qu'il restait moins d'une demi-heure.

En le sentant se blottir contre moi, je réalisai à quel point j'avais envie d'une famille. Et que cela était encore bien loin.

— Vous avez des enfants ? me demanda-t-elle.

— Non.

— Louise, vous auriez de la lotion hydroalcoolique, s'il vous plaît ? intervint Francis.

En fait si, j'avais un gosse. Âgé d'une trentaine d'années, avec une tendance à régresser à l'adolescence et au charisme inversement proportionnel à celui d'un bigorneau.

— Dans mon sac à main, poche avant, l'informai-je.

— Merci !

Je me retournai vers la mère de l'enfant qui dormait maintenant sur mes genoux tout en mâchonnant sa tétine avec énergie.

— Je ne voudrais pas vous déranger... dit-elle.

— Ne vous en faites pas !

— Vous rentrez de vacances ?

Heureuse d'avoir trouvé quelqu'un avec qui discuter en attendant l'avion, je lui répondis avant de lui retourner la question. Nous parlions de la tombe de Christophe Colomb quand l'appel pour l'embarquement retentit.

— Ne devraient-ils pas vous faire monter à bord en priorité ? demandai-je en regardant autour de nous.

Elle haussa les épaules et caressa la joue de son fils qui dormait désormais paisiblement.

— Laissez !

Je sursautai en entendant Francis qui tendit aussitôt les bras pour prendre le petit.

— Vous allez venir avec nous, continua-t-il en cherchant à attraper l'anse de son sac.

— Je m'en occupe ! m'exclamai-je.

Je me penchai pour ramasser son bagage à main, le mien ainsi que l'ordinateur. Il était si gentil de vouloir rendre service à ma voisine, je pouvais bien porter ses affaires en échange.

Devant le steward, il expliqua la situation et nous fit passer tous les quatre après avoir montré nos billets. Je m'arrêtai à nos sièges et les laissai continuer vers la classe économique.

Quand Francis fut de retour, je ne pus m'empêcher de lui faire remarquer :

— Nous devrions peut-être lui offrir nos places, elles sont plus confortables et dans son état...

— Petit chat, nous devons travailler, répondit-il, et son fils dort comme un loir. Et puis, le trajet n'est vraiment pas long.

Peu convaincue, je choisis le siège près de la fenêtre et attendis patiemment que tous les autres passagers aient pris place. Après le décollage, Francis commença à lire ce que j'avais rédigé. Il modifia et compléta des informations avant de me rendre l'ordinateur.

À la fin de son commentaire sur le bar de l'hôtel, il avait ajouté une question quant à la présence ou non de climatisation dans ma chambre.

« Pourquoi ? » tapai-je à la suite avant de lui pointer du doigt l'écran. Il se pencha et momentanément j'oubliai tout, le lieu où nous nous trouvions, ce que nous faisons... Il était si proche que je pouvais sentir son after-shave et frôler sa peau.

Je déglutis et me calai un peu plus dans mon siège.

— La mienne a lâché hier soir, répondit-il avant de se réinstaller correctement.

— D'accord, dis-je sans attendre plus de détails.

— Et j'ai dormi nu.

Je laissai échapper une petite exclamation que j'espérais choquée. Incapable de me tourner vers lui pour savoir s'il plaisantait ou non, j'ajoutai sur l'écran qui nous servait à discuter sans que les autres passagers nous entendent : « En avez-vous informé la réception ? »

— Je ne voulais pas en faire une affaire d'État...

Pitié, dites-moi qu'il parle de la climatisation et pas de sa nudité !

— Francis, grognai-je.

— Ils sont venus et m'ont proposé une autre chambre parce qu'elle n'était pas réparable. J'ai refusé. Vous savez la suite.

Oui, et mon esprit imaginait très bien la scène, recouvrant du drap les parties du corps que je n'avais jamais vues... Et une bouffée de chaleur, une ! Le reste du voyage allait être un calvaire si je ne me sortais pas tout cela de la tête.

À l'atterrissage, le rapport était pratiquement bouclé. Je n'avais plus qu'à en extraire une présentation pour notre réunion. Voilà qui allégeait considérablement le planning de ma soirée. Quant à mes hormones, elles s'étaient calmées, mais j'allais devoir les garder sous contrôle.

En attendant ma valise, je cherchai du regard la femme enceinte. J'avais réellement mauvaise conscience d'avoir cédé à Francis et de ne pas lui avoir proposé nos places.

— Les voilà !

Je sursautai et regardai dans la direction que m'indiquait mon collègue. En effet, nos bagages approchaient sur le tapis et nous allions pouvoir quitter l'aéroport pour rejoindre la capitale. Francis les saisit toutes les deux et partit immédiatement

vers le parking où il avait garé sa voiture. Maintenant, c'était certain, je n'aurais pas de nouvelles de la jeune maman.

— Louise, vous pouvez entrer votre adresse dans le GPS pendant que je m'occupe de nos bagages ?

J'acquiesçai, m'installai dans le siège passager de sa voiture et sortis l'appareil de la boîte à gants. Il s'installa derrière le volant et alluma le contact.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? me demanda-t-il quelques minutes plus tard.

— Rien.

— Laissez-moi deviner : vous pensez à cette femme enceinte et à son fils.

Je grimaçai. Il avait raison. Je ne pouvais m'empêcher de songer à eux. J'aurais vraiment voulu les aider.

— Louise, je sais que vous êtes la bonté en personne...

Et une bouffée de chaleur !

— ... que vous aimeriez que tout le monde soit heureux autour de vous...

La température monta d'un cran.

— ... que vous n'hésitez pas à vous sacrifier pour les autres...

— Mais ? l'interrompis-je avant de fondre.

— ... mais vous oubliez que ça ferait aussi plaisir à certains si vous pensiez un peu plus à vous, conclut-il.

J'aurais dû lui demander ce qui lui faisait croire que je ne pensais pas à moi mais j'étais trop subjuguée par son profil.

Ses traits virils et réguliers, ses yeux bordés de longs cils... À cet instant, il ressemblait à un héros de romances écossaises, prêt à conquérir le monde. Ou à aller faire la guerre au clan voisin.

Alors comme ça, j'étais « la bonté en personne ». Voilà un compliment peu satisfaisant. Je ne voulais pas du rôle de

Mily Black

sainte, j'aurais préféré être une femme désirable – qui se souciait également de son prochain.

Je me tournai vers la vitre pour observer la route et tenter d'ignorer la boule qui venait de se former dans ma gorge. Il ne mélangeait pas travail et plaisir. J'étais pour lui une espèce de sainte. Adieu illusions, je n'aurais pas mon *happy end* avec lui.

Chapitre 2

Mon rendez-vous impromptu avec M. Fouassard, le patron, s'était très bien déroulé. À mon arrivée, j'avais trouvé une note m'invitant à venir le voir, dès que possible, pour mon entretien d'évaluation. Moment délicat et peu plaisant, mais j'avais atteint mes objectifs, je n'avais donc en théorie aucune raison de m'inquiéter. J'en avais profité pour lui parler de mon avenir dans la société, mon envie d'aller de l'avant et de changer mon rythme de vie.

Et pour cela, je devais m'éloigner de Francis.

Comment allais-je rencontrer un autre homme si je passais mon temps à sillonner la planète avec lui ?

En poussant la porte du bureau que je partageais justement avec lui, je le trouvai debout, face à Léa. Calmement assise dans mon fauteuil, cette dernière souriait de toutes ses dents alors qu'il se tenait bien droit devant elle, à l'évidence stupéfait.

— Bonjour, dis-je en entrant. Qu'est-ce que tu lui as fait pour le mettre dans cet état ?

— Salut Lou !

Ma sœur était bien trop joyeuse pour être restée sage en mon absence.

— Je lui ai juste dit qu'il avait une voix à faire mouiller la plus coincée des nonnes, répondit-elle.

Mais pourquoi donc avais-je posé la question ?

— Je me doutais bien que je n'avais pas envie de savoir, grommelai-je.

Je rangeai discrètement le dossier que venait de me confier le chef dans mon tiroir. À l'intérieur se trouvaient toutes les informations nécessaires pour notre prochaine mission. Les deux établissements ne semblaient pas avoir de problèmes « sur le papier », mais on n'est jamais trop prudents. C'était l'histoire de deux petites semaines, presque des vacances, qui plus est en Floride.

— N'empêche, il a tout de suite vu que je n'étais pas toi ! poursuivit Léa.

Ce qui, aux yeux de ma sœur, était une qualité inestimable.

— Et pourtant on se ressemble tant, répondis-je, sarcastique.

— Il ne tient qu'à toi de changer de garde-robe ! En revanche, pour les seins, je ne peux pas t'aider.

— Les seins ?

Pitié, dites-moi qu'elle ne vient pas de mentionner ma poitrine devant Francis ! Qu'est-ce qui lui prend de parler de ça ?

— Oui, monsieur les a matés. Mais bon, quel homme normalement constitué ne le ferait pas ?

— Un qui respecte les femmes ?

— Quelle rabat-joie ! Enfin, je ne suis qu'au début de ma grossesse, donc la différence ne doit pas être si flagrante !

Sans me laisser le temps de réagir, elle posa ses mains sur mes seins, les soupesant rapidement avant que je ne la repousse.

— Si seulement tu mettais des soutiens-gorge dignes de ce nom !

— Léa ! m'écriai-je.

— O.K., même si je ne suis pas contre vous voir vous tripoter devant moi, intervint Francis, j'aimerais savoir pourquoi vous êtes là.

Il était tourné vers moi, mais je ne pouvais pas le regarder dans les yeux. Ma sœur était bien trop imprévisible pour ne pas imaginer le pire. Qu'avait-elle pu lui raconter en mon absence ?

— Comme si j'avais besoin d'une excuse pour voir ma sœur ! répondit Léa. Au passage, je peux vous certifier que nous sommes la copie conforme l'une de l'autre, même tache de naissance à...

— Léa !

Après cette phrase, je savais que j'avais toutes les raisons de me faire du souci. Elle n'éprouvait aucune gêne à parler de... tout. Et pouvait donc très facilement avouer que nous avions une marque identique sur le pubis, relativement bien placée puisque même le plus minuscule des bikinis pouvait la dissimuler.

— Tu es en avance, dis-je pour mettre fin à cette conversation.

J'attrapai ma veste, prête à déguerpir au plus vite.

— Oui, ma réunion a fini plus tôt que prévu et j'en ai profité pour m'éclipser avant que quelqu'un ne me trouve autre chose à faire. On s'en va déjà ?

— Oui.

Je lui saisis le bras pour l'emmener loin de mon bureau et plus particulièrement de Francis. Pour ma santé mentale, mieux valait qu'ils ne restent pas dans la même pièce plus que nécessaire !

— Pas question de vous laisser faire plus ample connaissance, ajoutai-je pour faire comprendre à ma sœur que c'était bien la première et dernière fois qu'elle le voyait.

— Auriez-vous des secrets inavouables, petit...

Je me retournai vers mon collègue pour le foudroyer du regard. Il n'avait pas intérêt à m'appeler ainsi devant témoin ! Et encore moins devant ma sœur qui n'hésiterait pas à en rajouter une couche. Comment ? Bonne question ! Mais je lui faisais confiance pour réussir, alors autant ne pas lui donner l'opportunité de m'embarrasser davantage ou de fournir des munitions à Francis.

— À très bientôt, j'espère, Léa.

Je me retins de grogner de mécontentement. Il avait utilisé un ton charmeur à me donner des frissons. Quand il me parlait ainsi, il me fallait mobiliser toute ma concentration pour ne pas me laisser hypnotiser et céder à sa requête. En revanche, s'il utilisait cette voix avec une autre femme... pour être honnête, j'étais dévorée par la jalousie.

— Je l'aime bien, s'exclama ma sœur assez fort pour que tout le monde l'entende.

Sans blague !

J'attendis d'être sortie du bâtiment pour me tourner vers elle et lui poser la question tant redoutée :

— Qu'est-ce que tu lui as raconté ?

— Rien, je t'assure !

D'accord, admettons qu'elle dise la vérité...

— Tu ne m'avais pas dit qu'il était aussi *hot* !

— Tu veux manger quoi ? éludai-je.

— Si je n'étais pas mariée, je lui aurais sauté dessus ! Et tu aurais tes chances, toi !

J'inspirai un grand coup et reposai ma question.

— Un McDo ! répondit-elle en m'entraînant vers le fast-food.

— Je croyais que ton cher et tendre ne voulait pas que tu mettes les pieds dans cet antre du diable.

— Je dirai que c'est de ta faute.

— Pardon ?

— Oui, tu avais beaucoup de choses à me raconter et tu préférerais manger là où tu étais sûre de ne croiser aucun de tes collègues.

— Ben voyons !

Mon beau-frère allait encore me faire la morale parce que j'entraînais sa femme dans un restaurant où aucun plat n'était recommandé par les nutritionnistes. Certes, les salades pouvaient prétendre être relativement équilibrées, mais soyons honnêtes, elle n'avait nullement l'intention d'en commander une.

— Je vois que j'arrive au bon moment !

Je serrai les dents en entendant cette voix reconnaissable entre toutes. Les deux jeunes filles devant nous ne s'y trompèrent pas et se tournèrent brusquement, sûrement pour s'assurer qu'elle était en accord avec le physique. Si seulement il ne ressemblait à rien... Était-ce trop demander pour accompagner cette voix à faire se pâmer les femmes qu'un corps quelconque, voire repoussant ?

Évidemment, il était tout le contraire. Les deux midinettes lui adressaient déjà des sourires et des œillades aguicheuses. Ne savaient-elles donc pas se tenir ?

— Alors, quelle confiance juteuse alliez-vous faire à votre sœur, Lou ?

Je lui jetai un regard noir, mais ne répliquai pas. Il avait remarqué que je n'aimais pas ce diminutif et, si je m'y opposais trop férocement, il n'hésiterait pas à l'utiliser.

— Votre technique est à revoir si vous croyez qu'il suffit de poser la question pour qu'elle réponde, dit Léa en riant.

— D'ailleurs, je n'ai rien de juteux à raconter ! m'exclamai-je. Elle veut juste servir une excuse à son mari pour justifier son repas ici et, comme d'habitude, elle n'hésite pas à m'embarquer dans son mensonge !

— Les gens la prennent pour une sainte, elle est donc l'alibi parfait, ajouta ma sœur sur le ton de la confiance. Combien de fois j'ai évité la punition en me servant d'elle !

Je levai les yeux au ciel et me concentrai sur le menu.

— En mission, ils lui mangent tous dans la main, dit Francis. Alors que moi, je dois trimer pour obtenir la moitié des informations qu'elle a en deux minutes.

Je soupirai tout en secouant la tête. Il lui suffisait d'aborder la première dinde venue pour connaître tous les secrets de l'établissement, la couleur de la culotte de son interlocutrice comprise. Et Léa ne s'y trompa pas :

— Arrêtez, je suis sûre qu'avec un petit sourire et une voix pareille, toutes les femmes sont prêtes à vendre leur mère !

— Pas toutes...

Il existait donc des membres de la gent féminine insensibles à son charme ?

Les deux filles devant moi partirent avec leurs commandes, n'oubliant pas de jeter un dernier regard à mon collègue.

Je passai la mienne sans prendre part à la conversation.

— Votre sandwich sera prêt dans un instant. Si vous pouviez vous décaler pour que je puisse m'occuper des clients suivants...

Je hochai la tête et écoutai ma sœur commander pour quatre.

— Tu ne vas jamais manger tout ça ! m'exclamai-je une fois le vendeur parti préparer sa boisson.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Petits dérapages et autres imprévus
Mily Black



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON